

mémoire

Les cahiers d'Afrique du Nord

Plurielle



Le port de Tunis en 1846 par H. Linton

N°81 - Septembre 2015

cliquer sur un auteur ou un N° de page pour accéder au texte

Sommaire

Éditorial

Jeanine de la Hogue..... 4

Écrivain public

Une noce juive

Alexandre Dumas.....7

Les chemins de mémoire

Le congrès eucharistique d'Alger en 1939

Paul-Émile Cadilhac.....26

Biographie

Émile Vaucanu (1864-1894) : un graveur normand à la découverte de l'Algérie

Annie Krieger-Krynicky.....40

Écrivain public

La glacière de Sousse - Souvenirs du temps béni de l'enfance

Roland Gouttenoire.....46

Écrivain public

Souvenirs guerriers d'un jardin tropical entre Nogent et Vincennes

Annie Krieger-Krynicky.....53

Biographie

Henri Petit

Odette Goinard.....59

Mémoire d'Afrique du Nord

ISSN 2267-7070

Réalisation : Jean-Claude Krynicki et Geoffroy Desvignes

Les articles signés et opinions émises dans la revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Copyright : toute reproduction même partielle, des textes et documents parus dans le présent numéro est soumise à l'autorisation préalable de la rédaction et de l'auteur.

Une contribution volontaire de 10 euros par an est souhaitée des lecteurs intéressés par nos publications. Mémoire d'Afrique du Nord 119 rue de l'Ouest 75014 Paris

www.memoireafriquedunord.net



Éditorial

Jeanine de la Hogue

Au cœur du port d'Alger

Chers amis, le hasard d'un documentaire d'une émission de télévision, il n'en fallait pas plus pour que la mémoire se mette en marche, que des souvenirs non pas oubliés mais écartés seulement, prennent vie. Subitement la mer est là, un coin de port miraculeusement là. Et tout ce coin de port miraculeusement là. Et ce coin de port s'offre à nous, clapotant et plein de poissons dans l'attente de nos plongeurs impatients. Et pour que le décor soit complet, il faut des spectateurs sur le jetée. Au début, intéressés seulement puis, après un coup d'œil curieux et circulaire, ils commencent lentement à ôter leurs vêtements, un peu inquiets au début, car cela est interdit en principe. Mais au fond il fait bien chaud, pourquoi ne pas laisser le soleil jouer son rôle tentateur. Dans le bassin du port des barques sont arrivées. Des pêcheurs vérifient leurs couffins, leur matériel de pêche. Je crois me rappeler qu'il faut réserver la pêche pour l'autre côté de la jetée mais qui se soucie de risquer d'être emporté par une vague alors que ce coin de port est si accueillant. Aussi les derniers vêtements tombent. La peur du gendarme s'éloigne. Le tableau prend de la force. On ne voit plus que des têtes hilares, que la joie de goûter la fraîcheur de l'eau. Les baigneurs s'interpellent, la peur du gendarme semble s'envoler. Cette évocation de mémoire est si prenante qu'elle en a des vertus réelles. Le bruit de l'eau agitée se fait plus fort. Les barques se sont vidées. Un frisson de fraîcheur juste tempérée par le soleil sur la tête, la scène

semble de plus en plus réelle. Même ceux qui n'ont pas encore osé ont cet air dédaigneux de celui qui n'a pas encore succombé mais le regrette. Les autres se réjouissent bruyamment, donnant même une existence presque charnelle à la scène. Personne ne songe à la nier. On dirait qu'on a peur de la voir s'effacer, cette évocation plus forte que le rêve, où les barques sont de vrai bois. On s'accroche à ce vrai bois. Est-ce l'intensité de la scène, cette vérité trop belle, mais tout s'efface, le soleil n'est plus qu'un rêve et tous les acteurs s'envolent. La magie était là comme une réalité et non pas seulement une évocation. Tout cela était si fort qu'il en reste une impression de réalité. La mémoire est là, toujours fidèle et prête à être évoquée. La moindre des choses permet de revivre les souvenirs les plus chers. Notre mémoire plurielle que nous aimons tant et qui est toujours prête à nous revenir pour nous aider à mieux vivre...





Une noce juive

Alexandre Dumas

En 1846, embarqué sur le Véloce, mis à sa disposition par le ministre de la marine, à partir de Cadix, Alexandre Dumas va effectuer un périple en Méditerranée. Il le mènera à Tanger, aux Colonnes d'Hercules, puis à Alger et Tunis. C'est à Tanger qu'il rencontre David Azencot qui devient son cicérone et le mène à la noce de parents.

Jeanine de la Hogue

Le lendemain, en effet, nous trouvâmes, en arrivant chez David, notre déjeuner servi. Jamais je n'ai vu table plus propre et plus appétissante.

C'était du beurre frais comme nous n'en avons jamais mangé depuis notre départ de France ; des dattes parfaites; des figes excellentes.

Le reste se composait de côtelettes de mouton et de poissons frits, le tout arrosé d'un vin de la composition de David, dans lequel le raisin devait entrer pour très peu de chose, mais qui n'en était pas moins excellent.

Je hasarderai cette opinion que c'était, selon toute probabilité, la liqueur que l'on servait au moyen-âge sous le nom d'hydromel.

Après le déjeuner, David nous invita à le suivre dans la maison où se trouvait la mariée. Il y avait déjà six jours que la

célébration du mariage avait commencé ; nous en étions au septième, appelé le jour du Hennath : c'était le plus curieux, c'était celui pendant lequel la mariée doit être conduite au domicile conjugal.

Cent pas avant d'arriver à la maison, nous entendions déjà le bruit qui s'en échappait : c'était un frôlement de tambour, un grincement de violons et un pétilllement de grelots qui ne manquaient pas d'une certaine harmonie pleine de sauvagerie et d'originalité ; de la musique enfin comme on s'attend à en trouver dans le Maroc.

Nous continuâmes d'avancer ; la porte était encombrée de curieux, mais à la vue de David on nous fit place.



Noce juive à Tanger

Nous entrâmes dans une cour carrée, entourée de maisons à terrasse excepté du côté de la rue.

Un énorme figuier, qui me rappela celui auquel les Athéniens avaient l'habitude de se pendre, s'élevait au milieu de la cour tout chargé d'enfants maures et juifs groupés pêle-mêle dans les branches.

Sur deux côtés de la muraille s'étendaient des bancs formant un angle de retour.

Les bancs étaient chargés de spectateurs au milieu desquels on nous fit prendre notre place.

Les deux autres côtés de la muraille, qui étaient ceux donnant sur la rue et la façade, étaient occupés :

Le côté de la muraille donnant sur la rue par trois musiciens accroupis, jouant : l'un du violon, mais en renversant l'instrument et comme on joue du violoncelle ; les deux autres du tambour de basque.

Le côté de la muraille formant la façade de la maison était occupé par une douzaine de femmes juives, vêtues de leurs plus riches costumes, groupées les unes aux pieds des autres de la façon la plus pittoresque, et qui n'offraient d'autre solution de continuité entre elles que l'ouverture ogivale de la porte dans les profondeurs de laquelle on voyait se perdre quinze ou vingt autres femmes.

Toutes les terrasses voisines étaient chargées de spectateurs ou plutôt de spectatrices.

Spectatrices étranges qui avaient l'air de fantômes.

C'étaient des femmes mauresques drapées dans de grandes couvertures bleues ou blanches, nommées *abrok*; elles étaient

accroupies, et de temps en temps se levaient poussant une espèce de rire prolongé, qui ressemblait au glapisement de la dinde et au houhoulement de l'orfraie mêlés ensemble.

Puis, ce cri poussé, elles se rasseyaient et rentraient dans leur immobilité.

Une seule parmi toutes ces femmes allait, courant d'une terrasse à l'autre, enjambant les intervalles avec une merveilleuse légèreté, et, de temps en temps, péchant contre toutes les lois du prophète, ouvrant son *abrok* pour nous montrer une tête charmante, qu'elle nous cachait aussitôt avec un rire d'une coquetterie extrême.

Décidément la Galatée de Virgile, qui fuit vers les saules et qui désire être vue avant que d'y arriver, est de tous les pays, même du Maroc.

Nous fûmes un certain temps avant d'embrasser tous ces objets ; figuier chargé d'enfants, spectateurs étrangers assis sur des banquettes, musiciens jouant du violon et du tambour de basque, femmes juives assises et groupées, femmes juives debout sous l'ouverture de la porte, femmes mauresques accroupies sur les terrasses.

Mais enfin nous parvînmes à fondre tout cela dans un seul et même ensemble plein d'harmonie et de couleur.

Un carré aboutissant à la porte de la maison était vide, et le sol avait été recouvert d'un tapis.

David alla parler aux femmes de la maison ; une d'elles sortit toute rougissante, mais sans cependant se faire prier.

Elle s'avança jusqu'au milieu du carré aux encouragements de ses compagnes et aux éclats de rire sauvages des

mauresques ; puis elle tira un mouchoir de sa poche, en prit les deux extrémités, le tordit en lui imprimant un mouvement de rotation, et lorsqu'il fut tordu comme un câble, elle commença à danser.

Le fandango, la catchucha, l'olè, le bito et le jaléo de Xérès nous avaient gâtés.

Il est vrai que la danse juive n'est pas une danse, c'est un piétinement sur place avec un mouvement de hanches qui rappelle le menito andalous. Au reste, peu de grâce, excepté dans les mains ; peu de volupté, excepté dans les yeux.

Dix ou douze femmes dansèrent les unes après les autres, sans que le plus minutieux observateur ait pu faire une différence entre le talent chorégraphique de l'une et celui de l'autre.

Il est vrai que toutes dansaient sur un même air, accompagné d'une même chanson. Quand l'air était achevé, l'air reprenait sa première mesure, quand la chanson était finie, la chanson recommençait.

L'air n'était pas précisément un air, mais une espèce de cadence monotone parcourant une octave tout au plus. De temps en temps le plus vieux des deux joueurs de tambour de basque déposait son instrument, et frappait dans des mains sèches qui résonnaient comme deux palettes de bois : on eût dit que déjà la chair était absente, et que c'étaient les os même d'un squelette qui produisaient ce singulier bruit.

Quant à la chanson, je vous donne en mille à deviner ce dont elle traitait.

C'était la chanson du bombardement de Tanger.

Il y a deux événements qui ont laissé un profond souvenir dans le Maroc :

La première, c'est le bombardement de Tanger ; la seconde, c'est la bataille d'Isly.

On n'a pas encore fait de chanson sur la bataille d'Isly, que je sache du moins, on en a fait une sur le bombardement de Tanger.

Pourquoi chantait-on cette chanson à une noce juive ? Voilà la question que je me fis et que chacun se fera : Un bombardement est-il une chanson de noce ?

Non ; mais de cette apparition de Français sur les côtes de Tanger est résulté une lutte, et de cette lutte une victoire.

Cette lutte, c'est la vieille lutte de l'Orient avec l'Occident.

Jusqu'au treizième siècle, l'Orient nous apportait la lumière; depuis le quatorzième siècle, nous lui reportons la liberté.

Cette lutte a amené une victoire, et cette victoire un traité. Or, partout où nous faisons un traité, même après une victoire, cela tient à notre caractère prodigue, il y a pour nos ennemis plus à recevoir qu'à donner.

Les juifs surtout, ces parias du fanatisme, ont toujours gagné quelque chose à nous tendre la main.

Aussi les juifs, écrasés comme Encelade, sous le poids de cette montagne que le Seigneur a fait rouler sur eux, et qu'on appelle la Tyrannie, les juifs se sont retournés plus facilement, du moment où nous avons rendu cette tyrannie plus légère.

Alors cet événement du bombardement de Tanger, terrible pour tous, fut un peu moins terrible cependant pour eux que

pour les autres car cet incendie à la lueur duquel ils avaient entrevu un avenir plus heureux, cet incendie était une aurore.

Aurore d'un jour pareil, peut-être, à celui qui brille à Alger.

Il en résulte que cette chanson, toute douloureuse qu'elle soit, est chantée toujours, est chantée partout, est chantée par tout le monde.

Même par les juifs qui chantent peu et qui la chantent comme épithalame.

Voici les quelques couplets que j'ai entendus ; au reste, le nombre n'en est pas fixé, et dans un pays où la poésie est la langue habituelle, où tout homme est poète, chaque jour voit naître une strophe nouvelle, qui consacre ce grand événement.

Partis de climats inconnus,
Aussi nombreux que les étoiles,
Un jour des vaisseaux sont venus
Cachant l'Océan sous leurs voiles.
Et ce jour-là fut un jour de douleur,
Et les gens criaient : Allah, quel malheur !

Mes yeux pleuraient sur ton danger
En voyant grossir cet orage,
O ma ravissante Tanger,
Souveraine de ce rivage ;
Car ce jour-là fut un jour de douleur,
Et les gens criaient : Allah, quel malheur !

Nous nous étions, la veille au soir,
Endormis au milieu des fêtes ;
Mais la mort, de son crêpe noir,
Quand vint le jour, voilait nos têtes,
Et ce jour-là fut un jour de douleur,

Et les gens criaient : Allah, quel malheur !

Les habitants, de toutes parts
Couraient éperdus aux murailles ;
Mais, plus pressés qu'eux, aux remparts
Pleuvaient et boulets et mitraille.

Oh ! ce jour-là fut un jour de douleur,
Et les gens criaient : Allah, quel malheur !

Les chefs passaient sur leurs chevaux
Criant : alarme ! Alarme ! Alarme !
Mais, en voyant tant de vaisseaux,
Le plus brave lâchait son arme.

Car ce jour-là fut un jour de douleur,
Et les gens criaient : Allah, quel malheur !

Tout le jour la poudre brûla
Avec le fracas du tonnerre;
Puis, le soir, le fort s'écroula,
De ses débris couvrant la terre.

Oh ! ce jour-là fut un jour de douleur,
Et les gens criaient : Allah, quel malheur !

Pendant la nuit, pour Mogador
Appareilla la flotte errante,
Et le matin, aux regards d'or,
Vit Tanger libre, mais mourante.

Oh ! ce jour-là fut un jour de douleur,
Et les gens criaient : Allah, quel malheur !

Voilà l'étrange chanson que l'on chantait à cette noce juive,
madame, et que l'on interrompit, ainsi que la danse, pour nous
faire voir la mariée.

La mariée était dans cette chambre que nous voyions de la cour, encombrée de femmes juives ; nous y pénétrâmes, conduits par David, qui paraissait jouir d'une haute considération parmi ses coreligionnaires.

On fit lever la mariée, qui était couchée dans un grand lit avec quatre jeunes filles qui semblaient la garder ; on la fit descendre de son lit ; on la conduisit au milieu de la chambre ; on lui dit de s'asseoir adossée au mur ; elle portait un voile rouge sur la tête et tenait ses yeux fermés

Depuis le commencement des cérémonies, elle n'avait pas ouvert les yeux, et depuis huit jours les cérémonies étaient commencées.

Le premier jour, c'est-à-dire le mercredi qui avait précédé notre arrivée, la famille s'était emparée de la fiancée, et les musiciens de la cour ; la famille avait lavé la fiancée des pieds à la tête ; les musiciens avaient commencé leur sabbat.



Danse juive

La fiancée sortie du bain, on l'avait couchée sur son lit, qu'elle ne devait plus quitter que le temps nécessaire à en secouer les matelas, puis on lui avait fermé les yeux, qu'elle ne devait plus rouvrir que pour voir son mari.

Le jeudi, les parentes avaient parcouru la ville en invitant ses amies à venir le samedi dans la maison de la fiancée.

Le vendredi, la famille avait préparé le dîner du samedi.

Le samedi, dès six heures du matin, les jeunes filles invitées étaient arrivées et s'étaient couchées dans le même lit que la mariée.

Sur les neuf ou dix heures du matin, après que le marié fut sorti de la synagogue, tous ceux qui avaient entendu la prière avec lui étaient venus avec lui à la maison de la fiancée ; la journée s'était passée en festins ; mais la mariée n'avait pas ouvert les yeux, mais la mariée ne s'était point levée.

Toute la nuit du samedi au dimanche on avait fait de la musique.

Le dimanche on avait nettoyé la maison. Cette occupation avait pris une partie de la matinée ; le soir, la femme avait envoyé ses cadeaux à son mari. Ces cadeaux étaient des matelas, des draps de lit et des chemises ; les femmes présentes avaient accompagné ces cadeaux en chantant :

— Hulahleh ! Hulahleh ! Triomphe ! Triomphe !

Le lundi, dès le matin, on avait préparé un grand dîner pour les femmes ; aussitôt le dîner fini, on avait levé la mariée, on l'avait conduite au bain, où elle avait été les yeux fermés. Les femmes l'accompagnaient. Le bain appartient à la synagogue.

Le mardi, c'est-à-dire le jour du *hennah*, le jour auquel nous étions arrivés, les danses et les chants continuaient ; mais à midi on devait faire lever la mariée, l'asseoir contre le mur ; et là, lui peindre les ongles des pieds et des mains avec du hennah.

C'est ce que l'on faisait à cette heure, et c'est pour assister à cette cérémonie que nous avons été introduits dans la chambre.

Au bout d'une demi-heure, les ongles des pieds et des mains furent couleur de brique, et la mariée, enrichie de cet ornement, fut reconduite à son lit au milieu de ces rires

stridents des femmes mauresques, dont aucun bruit humain ne peut donner une idée.

A six heures du soir, on devait achever la toilette de la mariée et la conduire chez son fiancé.

D'ici là rien de nouveau, excepté les danses et les chansons.

Les danses étaient toujours les mêmes ; la chanson était toujours celle du bombardement.

Nous chargeâmes David de faire tomber quelques douros dans la corne du bonnet de la danseuse que nous trouvâmes en exercice en sortant.

C'est une façon de tribut payé par les étrangers qui viennent assister à ces danses, et nous nous y soumîmes avec le plus grand plaisir. Le spectacle avait été assez curieux pour que nous ne regrettassions pas notre argent.

Nous employâmes toute la journée à courir par les rues de Tanger et à compléter nos emplettes chez David, où un dîner nous fut servi vers quatre heures, aussi excellent qu'avait été le déjeuner.

A six heures nous revînmes à la maison de la fiancée ; le dénouement qui s'approchait avait amené dans la rue et dans la cour un rassemblement de curieux plus considérable encore que celui du matin.

Nous eûmes toutes les peines du monde à percer cette foule, mais avec David on arrivait à tout.

Nous entrâmes.

On nous attendait pour commencer la cérémonie de la toilette.

A peine fûmes-nous placés à l'une des extrémités de cette chambre, longue de vingt pieds à peu près et large de huit tout au plus, qu'à l'extrémité opposée, on tira des rideaux de damas rouge qui nous découvrirent la mariée couchée au milieu de cinq ou six jeunes filles.

On la leva, les yeux toujours fermés on la fit descendre du lit et on la fit asseoir en face de la porte ; c'est-à-dire juste au milieu de la chambre, sur une chaise-adossée au mur.

Cette chaise était élevée sur ses pieds comme celle de Thomas Diafoirus dans le *Malade imaginaire*.

La mariée se jucha sur cette chaise.

Alors les matrones l'entourèrent.

On lui ôta son voile rouge, et l'on commença de la coiffer.

Ses cheveux servirent à faire un premier édifice, sur lequel on posa une première coiffure, puis une seconde, puis une troisième.

Sur cette troisième coiffure qui, s'élevait déjà à un demi-pied de hauteur, une écharpe fut roulée en manière de tuyau de poêle, puis sur ce tuyau l'on posa un diadème de velours rouge à pointe, de la forme de l'ancienne couronne des rois francs.

La coiffure était achevée, on passa du front au visage.

Une femme, armée d'un pinceau, commença alors à lui peindre les paupières et les sourcils avec du khol ; tandis qu'une autre, avec une petite feuille de papier doré, dont la dorure recouvrait une couche de cochenille, lui frottaient les joues qui prirent à l'instant même la teinte du carmin le plus vif.

Cette application se faisait de la manière la plus simple.

La femme, chargée de cette portion de la toilette, appliquait sa langue sur la feuille de papier doré, et la feuille de papier doré, tout humide, sur la joue de la fiancée.

Un frottement, qui aurait pu être plus léger et plus doux, faisait le reste.

Ce badigeonnage dura une heure à peu près, sans que la pauvre victime ouvrît les yeux, risquât un geste, fît un mouvement.

Après quoi, on la fit descendre de sa chaise, et monter sur une espèce de trône préparé sur une table.

Là, elle s'assit immobile comme une statue japonaise, tandis que son frère, une bougie à la main, montrait l'idole à tout le monde.

Pendant ce temps, les femmes lui faisaient de l'air avec leurs mouchoirs.

Puis de dix minutes en dix minutes, les Mauresques faisaient entendre ce rire strident dont j'ai déjà parlé.

Au bout d'une demi-heure, à peu près, d'exposition, des flambeaux parurent, et la musique redoubla d'acharnement.

Ces flambeaux étaient portés par les parents du fiancé, qui venaient chercher la fiancée.

L'heure était venue pour elle de se rendre à la maison nuptiale.

On la prit sur son trône, on la prit à force de bras, on la déposa à terre, au milieu des cris, des applaudissements et de ces rires mauresques qui dominaient tout, applaudissements et cris.

On fit sortir tous les curieux, et nous les derniers. Quatre janissaires, des lanternes d'une main et des bâtons ou des courbahs de l'autre, attendaient le cortège à la porte, ils étaient chargés de lui faire faire place, à lui, et de nous protéger, nous.

Le cortège se mit en mouvement, conduit par la mariée, les yeux toujours clos, et dont chaque mouvement était remarquable par sa raideur automatique ; trois hommes la guidaient, deux la tenaient par-dessous les bras, marchant à ses côtés un troisième, marchant derrière elle, lui soutenait la tête.

Trois hommes, portant des flambeaux, éclairaient, marchant à reculons et poussant derrière eux les curieux marchant à reculons comme eux.

Tous les gens de la noce suivaient la mariée.

Cette masse était donc séparée en deux portions bien distinctes :

Les invités et la mariée, qui marchaient en avant ;

Les curieux, qui marchaient à reculons.

Un grand foyer de lumière les séparait, se projetant sur toutes ces figures aux costumes étranges : Maures, juifs, Arabes, chrétiens.

Cette lumière, qui montait tremblante le long des maisons, éclairait chaque porte encombrée de femmes voilées, chaque ruelle barrée par de longs spectres dont on n'apercevait que les linceuls, tandis qu'au haut des terrasses, courait comme de folles ombres un autre cortège aérien, sautant de maison en maison et suivant de toit en toit cette procession bruyante et

lumineuse, qui semblait pousser devant elle, entraîner derrière elle et réveiller sur ses flancs toute la population de Tanger.

C'était le plus fantasque spectacle que j'aie jamais vu de ma vie, et toute ma vie je reverrai ces groupes de blancs fantômes, au milieu desquels brillaient les coiffures de perles et les gilets d'or des femmes juives. Toute ma vie je reverrai ces petites fenêtres carrées à chacune desquelles passait une tête ; toute ma vie je reverrai ces démons de la nuit voltigeant de toit en toit dans cette demi-lumière qui montait jusqu'à eux, ne s'arrêtant que lorsque quelque ruelle transversale venait barrer leur chemin, et encore franchissant parfois cette ruelle d'un bond sans écho, comme si la curiosité leur mettait aux épaules les ailes silencieuses de la chauve-souris.

Après une heure à peu près nous arrivâmes enfin à la maison du marié, dans laquelle nous entrâmes, toujours protégés par nos janissaires.

J'étais au premier rang de ceux qui marchaient à reculons, immédiatement après les porte-flambeaux, entre deux janissaires, qui, malgré mes observations auxquelles ils ne comprenaient rien, frappaient à droite et à gauche, ramassant des pierres pour atteindre de loin ceux qu'ils ne pouvaient frapper de près, et protégé par eux, non-seulement de tout heurt, mais encore de tout contact.

Le marié était adossé à la muraille, immobile, les yeux baissés, pareil à une statue de pierre chargée de garder la porte.

Il était vêtu de noir, avait la tête rasée, et portait un seul fil de barbe qui lui commençait au bas de l'oreille et lui passait sous le cou.

Il pouvait avoir de vingt-deux à vingt-quatre ans.

Notre entrée ne lui fit faire aucun mouvement ; il demeura à son poste, les yeux baissés, et sans que le souffle de l'existence parût même passer à travers ses lèvres minces et serrées.

Giraud seul peut se charger de donner la ressemblance de ce singulier personnage.

La mariée venait derrière nous, car, grâce aux janissaires, tous les curieux avaient été tenus dans la rue ; sur le seuil, elle s'arrêta, on lui apporta un verre d'eau qu'elle but, après quoi on cassa le verre.

Le verre cassé, la mariée entra ; on la porta sur un trône pareil à celui qu'elle avait déjà occupé chez elle, puis les cris et la musique recommencèrent et durèrent dix minutes à peu près.

Pendant ces dix minutes de rumeurs, la mariée sur son trône, le marié adossé à son mur, ne donnèrent, ni l'un ni l'autre, signe d'existence.

Enfin, cinq ou six femmes enlevèrent la mariée de son trône et la portèrent sur le lit.

Après quoi les rideaux retombèrent, et l'on invita tout le monde à sortir.

Je ne sais si la pauvre fille connaissait déjà la maison où elle était conduite et avait jamais vu son mari ; mais si tous deux lui étaient inconnus, elle dût être désagréablement surprise en ouvrant les yeux.

La maison était bien pauvre et le mari bien laid.

Nous sortîmes, il était dix heures à peu près, les lumières étaient éteintes, les curieux dispersés, les rues vides : comme

dans *Robert-le-Diable* au signal de la retraite, les fantômes semblaient être rentrés dans leurs tombes, et quelques spectres attardés glissaient seuls le long des murailles.

Nous passâmes devant la petite fontaine, la petite fontaine elle-même était solitaire, et l'on n'entendait que le clapotement de son eau tombant sur le pavé.

Tout ce bruit, toute cette rumeur, tout cet éclat s'étaient évanouis comme un rêve.

Dix minutes après, nous étions hors de Tanger, que nous quittions probablement pour ne la revoir jamais.

Sur le port, nous fîmes nos adieux à David. Pendant la journée il avait transporté tous nos achats à bord du Véloce, et avait envoyé un messager à Tétuan.

Ce messager, porteur d'une lettre de monsieur Florat, prévenait le bey de Tétuan que le surlendemain au matin nous débarquerions près de la douane, à deux lieues à peu près de la ville.

Nous voulûmes faire nos comptes avec David, à propos du déjeuner et du dîner que nous avons pris chez lui, du tabac et des dattes qu'il nous avait envoyés ; mais il ne voulut entendre à rien, nous disant que nous lui ferions de la peine en insistant davantage.

J'ai rencontré dans mon voyage deux Israélites auxquels j'ai particulièrement eu à faire :

A Tanger, David;

A Alger, Soulal.

Je souhaite aux plus honnêtes chrétiens de ma connaissance leur politesse, leur probité et leur désintéressement.



Alexandre Dumas à sa table de travail par G. Fischep



Le congrès eucharistique d'Alger en 1939

Paul-Emile Cadilhac



Dans le patio de l'archevêché sont réunis, autour du cardinal-légit le grand muphti et les imans, le grand rabbin et les membres du consistoire israélite

La France d'un côté, l'Afrique de l'autre. Entre les deux, la mer, une mer que nous serions fondés nous aussi à baptiser « nôtre ». Au milieu de cette côte africaine, l'Algérie s'ouvre comme le portail central d'une cathédrale que flanqueraient, portails latéraux, à gauche la Tunisie, à droite le Maroc. Et voici

qu'on a justement dressé sur les marches dominant le parvis géant de la mer un autel, celui du XII^{ème} Congrès national eucharistique, un autel placé symboliquement, semble-t-il, au seuil de l'empire et face à la France.

Tout le sens du congrès est là.

La nef mystique

Ce mardi 2 mai, à 11 heures, nous avons embarqué à Marseille sur Ville-d'Alger. Haut sur l'eau, racé, le paquebot de la Compagnie générale transatlantique double le môle. Notre-Dame de-la-Garde se profile, phare spirituel, sur sa colline, et déjà le château d'If surgit, romantique et fatal comme un traître du vieux répertoire. Nous voici en route pour Alger, un voyage trop bref - dix-neuf heures - qu'on prolongera cependant un peu pour nous faire arriver le lendemain en fin de matinée. Mais notre bateau n'est pas un paquebot ordinaire : c'est une nef mystique qui porte le légat de S. S. Pie XII, le cardinal Verdier, sa suite, cinq évêques et soixante-quinze prêtres ou religieux sans oublier plusieurs centaines de pèlerins.

Un garde noble, un cérémoniaire, un gentilhomme de la chambre, deux camériers, deux chevaliers du Saint-Sépulcre sont venus, tout exprès, délégués par Rome, pour escorter le cardinal. L'accompagnent, en outre, Mgr Chevrot, prélat domestique, et Mgr Fontenelle, protonotaires apostolique, l'éminent serviteur de toutes les belles causes françaises à Rome, porteur du bref papal désignant le cardinal Verdier comme légat.

A l'issue d'une visite dans l'appartement qu'il occupe à bord de *Ville-d'Alger*, je demande au cardinal quelle est la signification du congrès d'Alger.

- Cette signification, déclare l'archevêque de Paris, m'apparaît double : célébrer l'Eucharistie principe d'union et fêter le centenaire du rétablissement en Afrique de la hiérarchie catholique.

L'éminent prélat ajoute, après un instant de méditation :

- Il m'a semblé qu'en unissant à ces fêtes d'aujourd'hui le souvenir de toutes les gloires africaines, religieuses, militaires, et même civiles, nous donnerions à ces cérémonies un caractère éclatant et particulier.

Comme je m'étonne du mot « rétablissement » employé tout à l'heure à propos de ce centenaire religieux :

- Avez-vous oublié, répond-il vivement, et Tertullien, et saint Cyprien, et saint Augustin !

C'est vrai, l'Église d'Afrique fut jadis merveilleusement florissante : Après une, longue éclipse, qui va du XII^{ème} siècle à 1839, elle a ressuscité plus forte et plus belle.

J'évoque au fil des souvenirs la consécration, en janvier 1936, de la cathédrale de Dakar, dédiée à tous nos morts d'Afrique, et le geste du cardinal, prenant symboliquement entre ses bras un petit noir et l'embrassant paternellement. Le légat sourit et, commentant ce fait en l'ajustant à ceux d'aujourd'hui :

- L'actuel congrès, conclut-il, constituera une manifestation d'union entre les races et de paix entre les peuples. En élisant Alger pour son siège, la France catholique a voulu donner son témoignage de sympathie à nos frères musulmans, à tous les

habitants de notre empire, quelles que soient leur race ou leur religion.

Cependant, dans le grand salon du paquebot tout fleuri d'autels improvisés, soixante-quinze prêtres, en cinq séries, ont célébré soixante-quinze messes. A l'autel central, plus majestueux, où officient les évêques, le cardinal va offrir le divin sacrifice. La mer, houleuse et dure cette nuit, s'est calmée. Des terres, comme une fumée d'encens, montent à l'horizon : l'Afrique de saint Augustin et celle du cardinal Lavignerie à laquelle va aborder notre nef mystique.



Le cardinal Verdier, à sa descente du paquebot *Ville-d'Alger*, de la Compagnie générale transatlantique, est accueilli par le gouverneur général Le Beau et par Mgr Leynaud, archevêque d'Alger.

La marche triomphale

Alger la Blanche est ce matin Alger la Grise. Un ciel balayé de nuées s'appesantit du cap Matifou, à gauche, au coteau que domine la silhouette trapue de Notre-Dame d'Afrique. Les arcades des quais et des rampes attachent toujours au col de la cité son éclatant collier ; mais ce qui frappe aujourd'hui, tandis que lentement notre navire pénètre dans le port parmi un tintamarre inouï de sirènes et de cloches, c'est la multitude de points noirs, cette fourmilière grouillante qui anime les pierres d'un ruissellement vivant. Tout Alger est là - et nous en demeurons un peu surpris à l'abord. Bientôt l'énorme rumeur de la ville vient battre le môle où nous venons d'accoster, tandis que l'éminent archevêque d'Alger, Mgr Leynaud, grand animateur de ce congrès avec Mgr Dauzon, suivi des évêques d'Afrique et de ceux de France déjà arrivés, monte à bord pour saluer le légat.

Au dehors, des banderoles jaunes, bleues, violettes, orange, qui flottent et claquent ; des vivats ; des sonneries de clairon ; des pas cadencés de troupes en armes ; des commandements militaires. Le gouverneur général Le Beau vient d'arriver.

Le cardinal Verdier dépose des fleurs au monument aux Morts.

Bientôt, côte à côte avec le cardinal, il franchit la coupée et gagne en sa compagnie le terre-plein de la gare maritime. Des zouaves - culotte rouge bouffante, courte veste bleue - semblent apporter le salut lointain de la première armée d'Afrique...

Puis les deux cortèges, celui du gouverneur et celui du légat, se séparent et, par la rampe Chasseloup-Laubat, les boulevards,

la place du Gouvernement, le légat et les évêques se rendent en voiture à la cathédrale.

Après le *Magnificat*, le cardinal Verdier va déposer une gerbe aux monuments aux Morts. Tout près se dresse, sur le forum, l'autel géant où la procession de clôture ira aboutir dimanche. Des drapeaux et des palmiers ondoient, une longue acclamation saluant le général Gouraud, qui accompagne le pèlerinage, et, dans le silence de la foule soudain recueillie, la prière, à voix basse, du cardinal-légat pour tous les morts glorieux des terres d'Afrique...



L'ouverture du congrès eucharistique d'Alger : à la cathédrale, Mgr Fontenelle lit le bref qui désigne le cardinal Verdier comme légat du pape.

Tu es Petrus

Ce chant que récemment j'entendais retentir dans Saint-Pierre de Rome pour saluer un pape nouveau, je l'entendrai encore à la fin de l'après-midi dans la cathédrale d'Alger pour accueillir le légat pontifical venant recevoir son investiture et

ouvrir le congrès eucharistique. Mais déjà le légat est pour tous ici l'envoyé du Saint-Siège et comme le Saint-Père lui-même. Nous en avons l'après-midi à l'archevêché une preuve émouvante.

Dans la cour aux arcades de dentelle, aux mosaïques bleues et or, mais où malheureusement la vasque de marbre ne jase plus au centre du patio, une délégation d'imans, escortant le grand muphti d'Alger, a été introduite. Faces bronzées et enturbannées, longues robes, ils se présentent avec gravité et noblesse. Ils viennent apporter l'hommage de l'islam au représentant du chef de la religion catholique. Dans le petit salon un peu sombre, précieux et décoré comme un coffret d'Orient, où ils se pressent avec les évêques, la scène ne manque ni de grandeur ni d'émotion.

Et voici, à son tour, le grand rabbin Eisenbeth, qui vient au nom du consistoire dire la reconnaissance que gardent les israélites de tous pays au pape Pie XI, qui sauvegarda la dignité de la personne humaine contre les attentats de certaines nations.

Cependant, sur la place étroite de l'archevêché, la foule difficilement contenue n'a cessé de grossir tandis que la cathédrale s'emplissait.

« Tu es Pierre », clame à présent la maîtrise du haut des orgues. Et les mots éternels s'épandent majestueusement sur le long cortège, qui, sorti de l'archevêché, gravit le haut perron et pénètre dans l'édifice.

Debout au centre du chœur, Mgr Fontenelle lit en latin le bref adressé par le pape à son cher fils le cardinal Verdier pour lui demander de le représenter à ce XII^{ème} Congrès eucharistique.

Après quoi S. Exc. Mgr Leynaud, archevêque d'Alger, évoque, en une page émouvante, l'histoire religieuse de cette terre d'Afrique et le couronnement que constituent pour elle les cérémonies d'aujourd'hui. Après un discours de Mgr Flos, représentant Mgr Audollent, président des congrès eucharistiques nationaux, le cardinal Verdier déclare à son tour, en quelques mots très simples, mais qui vont très loin, le sens de ces assises solennelles, développant les mêmes pensées qu'il exprimait ce matin sur le pont de *Ville-d'Alger* devant la terre d'Afrique surgie lentement.

Un à un à présent les évêques viennent baiser l'anneau du légat et recevoir le baiser de paix. Puis c'est le salut, la solennelle bénédiction du cardinal et, dans la nuit tombante, dans le jour qui délaie les nuances en teintes violettes, où semblent se fondre les robes des prélats et des évêques, le fastueux cortège sort de la cathédrale et regagne l'archevêché sous les acclamations du peuple d'Alger.

Le rideau se baisse sur le prologue du grand acte qui va s'accomplir : le congrès eucharistique d'Alger, congrès national et congrès d'empire, est ouvert...

Laissez venir à moi les petits enfants

Une des plus belles paroles du Christ - qu'on a voulu rendre vivante. Et voilà pourquoi on a convoqué ce jeudi, en ce stade Saint-Eugène, où nous pénétrons vers les 8 heures du matin, douze mille enfants venus non seulement des trois départements algériens, mais de Tunisie et du Maroc.

Dans le patio de l'archevêché sont réunis, autour du cardinal-légat le grand muphti et les imans, le grand rabbin et les membres du consistoire israélite

Le stade est déjà plein quand nous arrivons. Sur la piste, entre les deux grandes tribunes couvertes qui se font face, déferle une marée blanche - celle des petites filles - dans laquelle la masse des petits garçons, au fond et à droite, enfonce un énorme coin sombre. Tout au bout, on a dressé une immense plate-forme, vaste proscenium où l'on accède par de nombreux escaliers et sur lequel, au centre, s'érige un autel plat qui évoque ceux des primitives basiliques. Un ciel pommelé et un très beau paysage enveloppent tout cela. Celui-ci est à la fois symbolique et harmonieux. A gauche, très loin, jaillit sur le Fort-l'Empereur l'obélisque, haut de 50 mètres, dédié à tous les morts de l'armée d'Afrique ; à droite, sur la colline de la Bouzaréah, la coupole de Notre-Dame d'Afrique. Le coteau emplît l'horizon, vert, apaisé, avec çà et là, épinglées sur ses flancs, les agréables maisons blanches d'une banlieue neuve sans être agressive.

Tandis qu'un Père, debout à l'avant du proscenium sur un éperon de bois, harangue les douze mille petits croisés, Mgr Leynaud, archevêque d'Alger, officie à l'autel. La messe est commencée. Elle va se poursuivre, presque militairement, hachée de commandements, coupée d'exhortations répétées en chœur et de cantiques chantés par de jeunes voix un peu grêles, très pures et légèrement tremblantes dans ce matin de mai frileux. Et l'instant essentiel arrive : celui de la consécration des quarante ciboires, leur remise à quarante prêtres en surplis qu'accompagnent autant de Pères blancs et, à travers l'immense arène, la, distribution de ces milliers d'hosties à de longues files d'enfants muets, recueillis, mystiques.

L'après-midi, après un orage qui a transformé le stade en lac de boue, nous revenons pour voir un cortège qui en vingt-huit tableaux résumera dix-neuf siècles d'histoire chrétienne sur

cette terre d'Afrique. Le dirai-je je ne suis pas très partisan de ces reconstitutions d'histoire où sous couleur d'évoquer le passé on risque parfois d'en faire sourire. Certes, de belles figures animaient le scénario, mais combien semblent préférables le direct et le réel !

Cela, nous l'avons, et au delà de toute expression, grâce à cet entraîneur étonnant qu'est le Père Parra, coryphée du drame sacré. Manieur de foules, il sait dire les mots qui conviennent et qui exaltent. Il fait acclamer sous le nom du général Gouraud tous les héros de l'épopée africaine et sous celui du cardinal Verdier l'Eglise universelle. Il sait éminemment suggérer et il fait surgir, en outre, la vision grandiose de cette Afrique où nous sommes. Entre deux strophes du *Magnificat*, il lance à la foule - celle des enfants comme celle des tribunes - des cris, répétés par elle, qui semblent vouloir faire crouler la voûte du ciel. Une, deux, trois, quatre fois, il répète la même acclamation, la même apostrophe, comme ces Pères de la grotte qui, à Lourdes, à l'heure de la procession du saint sacrement, tentent de faire violence au Seigneur et de le contraindre au miracle.

« Vive la France ! » crie-t-il, et trente mille voix redisent le même cri. « Vive l'Algérie ! » et le stade retentit furieusement. « Vive l'Afrique chrétienne ! » L'exaltation augmente et croît encore. « Vive l'Afrique française ! » et le cirque menace de crouler.

La grande parade du ciel

Nous venons de vivre trois journées vibrantes, exténuantes, pleines - et je demeure incapable de tout dire, de tout exprimer en quelques pauvres phrases, car les mots défont et trahissent devant de tels spectacles.

Il faut choisir. Et, avant ce que fut la prodigieuse parade du ciel que nous avons vécu cet après-midi, je veux m'arrêter quelques secondes devant deux nobles visions : une vision blanche, une vision noire et or, la première dans les jardins des Pères blancs à Maison-Carrée, la seconde dans le grand stade Saint-Eugène au soir de la veille sainte et de la messe de minuit du vendre



**Des petits croisés descendent de Notre-Dame d'Afrique
se rendant au stade Saint-Eugène.**

Le matin, une fête de l'air, du ciel, des fleurs, des palmiers dont les grandes branches se balançaient au-dessus de l'autel dressé devant la mer, sous un dais de légères, voliges en forme de cintres : Puis, devant un parterre d'évêques, la célébration d'une messe que scandaient des chants arabes et le roulement de ces tambourins qu'on entend le soir, dans les sables, au désert.

Et la nuit, à Saint-Eugène, autre spectacle : sur les hautes tribunes, des torches géantes, échevelées, flambant au vent ; sur l'immense proscenium, une clarté blanche en faisant une plage de clarté, et dans le stade, sur les gradins, des points lumineux qui voyagent, qui finissent par se fondre en des lacs de feu miroitants, faits de milliers et de milliers de flambeaux dont les flammes évoquent les processions nocturnes de Lourdes. Puis dans le grand silence recueilli, des exhortations aux hommes qui sont là par milliers et qui méditent ; des confessions en plein air comme sur un champ de bataille, et pour finir, dans l'éclat bleu et noir de la nuit; parmi ces flammes et ces âmes vibrantes, la grand-messe pontificale et de longues théories d'hommes agenouillés pour communier...

On croit avoir touché le fond du sublime et voici que la journée de dimanche nous porte plus haut encore. Le matin, au stade, devant trente mille hommes, sous un soleil qui allume les robes des Pères blancs, les surplis des prêtres innombrables massés sur l'estrade, les mantelets violets des évêques, la grand-messe pontificale célébrée par le cardinal-légat déroule ses pompes sobres. Le *Credo*, chanté par toute la foule, le *Sursum corda* de la préface et l'élévation en sont les cimes émouvantes. Puis, dans un silence presque effrayant, une voix annonce que de Rome le pape Pie XII va adresser au congrès et à la France un message solennel. Et soudain la voix du pontife, aux accentuations nettes que scelle d'un cachet spécial une pointe d'accent transalpin, évoque les fastes de la France chrétienne d'Afrique, salue l'œuvre civilisatrice accomplie en cent ans sur cette terre et proclame la volonté du saint-père de donner sa bénédiction très large à cette France aux destinées religieuses si éclatantes. Et le stade, à genoux, reçoit la bénédiction du vieillard blanc qui parle du Vatican....

Cependant l'heure est venue de la procession solennelle du très saint sacrement à travers les rues d'Alger. Il est 3 heures et, dévalant de la voie abrupte qui descend de la cathédrale, des fanfares, des drapeaux, des oriflammes et les paroisses de la banlieue commencent à défiler. Sur les quais, le coup d'œil est grandiose. Devant nous la rade, où chaque vaisseau n'est plus qu'un immense drapeau, où trois hauts navires de guerre, dont le croiseur *Marseillaise* battant pavillon du contre-amiral Marquis, mettent la flamme de leur pavillon. La rade, pour cette fête, semble le lien merveilleux, qui fait participer toute la France de l'autre côté de l'eau à l'apothéose qui se déroule ici.

Quittant les quais, j'ai par des rues détournées gagné l'immense esplanade qui s'étend devant le forum, terme de cette prodigieuse théorie, et par la rue Michelet je me hâte vers le grand autel qui domine la ville et où va se donner la bénédiction finale. Au pied de cet autel, édifié sous un dais géant octogonal, entre d'immenses pylônes blancs, tout en haut de l'escalier de soixante marches qui accède à la vaste place aménagée devant les anciens remparts, le spectacle est prodigieux. On se croirait au centre d'une salle démesurée faite pour recevoir des cortèges d'apothéose, tandis que des exhortations lancées par haut-parleur à la foule l'étreignent, la prennent aux entrailles, cependant que continue à passer l'interminable cortège.

Enfin, le dais cramoisi, précédé des évêques, que suit à présent le cardinal-légat, qui a rejoint la procession, arrive au pied de l'escalier géant et gagne le chœur en plein air où va se dérouler la scène finale.

Le *Magnificat* s'élève, puis le *Te Deum*, puis le *Tantum Ergo*, rituel, grave, majestueux - et c'est, de l'ostensoir d'or tenu à deux mains par le légat, la bénédiction suprême sur la foule, sur la mer et, par delà les flots sur la France entière.



La journée des enfants, au congrès eucharistique d'Alger, dans le grand stade Saint-Eugène.



Pendant la messe dans les jardins des Pères blancs, à Maison-Carrée.



Émile Vaucanu (1864-1894) : un graveur normand à la découverte de l'Algérie

Annie Krieger-Krynicky

Sur les murs du musée de Lisieux, parmi l'accrochage de gravures de monuments, de châteaux, d'églises et de ruines de Normandie, surprennent des thèmes orientalistes. A côté des classiques vues de Constantinople, plus rares pour l'époque, apparaissent des villes d'Algérie, des fontaines cachées, des portes de mosquées, l'escalier escarpé de la Casbah d'Alger et des paysages de déserts. Et enfin, plus insolites encore les ruines de Samarcande et de Merv. L'artiste, fils doué d'un notaire de Bernay, âgé de vingt ans s'était inscrit à l'Académie des Beaux-Arts de Paris où il avait fréquenté les ateliers des maîtres classiques comme Tony Robert-Fleury (1837-1911) lui-même élève de Delaroche, ainsi que d'autres graveurs. Il avait aussi été le disciple de William Bouguereau (1825-1906), Prix de Rome en 1850, membre de l'Institut et qualifié peu obligeamment de « pompier » par ses rivaux impressionnistes. Il l'incita à concourir mais si Émile échoua, il multiplia les participations aux expositions et les réceptions de médailles. Il avait d'ailleurs plusieurs cordes à son arc: sculpteur, portraitiste de personnages célèbres ou de villageoises ; pour le sérieux de ses dessins, il avait reçu un prix d'anatomie avec l'étude d'une jambe. Sous sa pointe ou son pinceau, revivent des monuments oubliés ou des ruines au creux des bocages car il utilise

l'aquarelle pour les ardoises bleutées des castels et la grisaille des couvents comme la Commanderie des Templiers à Salers. La mode est en effet à la sauvegarde de ce patrimoine et, pas seulement avec une nostalgie romantique, mais avec un désir de recensement, de restauration, à l'instigation d'un Inspecteur des Monuments historiques, un certain Prosper Mérimée et par les reconstitutions de Viollet-Le-Duc. Et la contribution de Vaucanu à cette restitution de l'architecture normande sera considérable.

Mais son maître Bouguereau n'était pas seulement le peintre de Vénus académiques : il avait été inspiré par l'Orient avec sa «Bacchante montée sur un tigre», tout droit sortie d'un cortège de Dyonisos en Inde. Avec lui, Vaucanu avait puisé dans le courant orientaliste. L'indianisme était à son apogée. Leconte de L'Isle, le chef du Parnasse, publiait des poèmes inspirés par les Védas au point de mériter le titre de grand Bhagavat selon Alphonse Daudet ! Cette influence se traduit dans un bas-relief en bronze, intitulé Oriental et exposé au Salon national des Sculptures en 1891 avec une Tour de Galatha. Le voyage à Constantinople était classique à l'époque après la publication des voyages en Orient de Chateaubriand, de Lamartine et de Gérard de Nerval. Les archives et beaucoup de dessins de Vaucanu ont malheureusement disparu dans un incendie d'avant 1914 et il est difficile de retracer ses parcours. Mais on peut imaginer qu'il fut influencé par l'épopée des Saint-Simoniens. En 1839, le Père du mouvement, Enfantin, fit des tentatives d'implantation de fermes en Algérie. Salammbô fut publiée après un voyage en Tunisie et à Carthage, en particulier, par un autre Normand, Gustave Flaubert. Alexandre Dumas dans le Véloce décrit le périple de son voilier et ses escales à Tanger, Alger et Tunis (1859 -1861). Des critiques ont

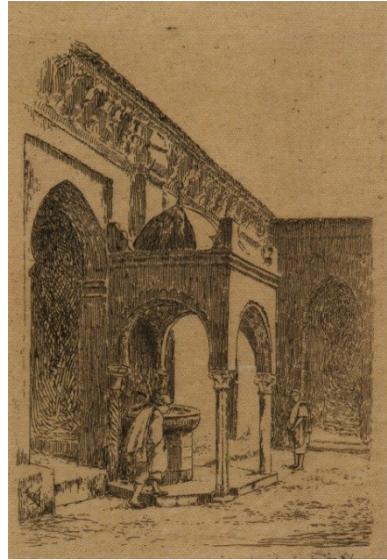
mis en doute l'existence de tous ces voyages comme à Venise et en Allemagne, devant l'abondance des gravures qu'il exposa de 1887 à 1893. Il fit même des envois à l'Exposition universelle de Paris et à celle de Chicago en 1893 où il reçut une médaille. Pourtant il travaillait beaucoup sur le motif comme ces vieilles maisons à colombages de Lisieux, témoignages irremplaçables et émouvants, après le pilonnage des bombardements alliés. Et ces mêmes critiques reconnaissent qu'il utilisa pour sa Fontaine aux ablutions de la Grande mosquée d'Alger, ses personnages des souks d'Alger ou la vision nostalgiques de deux Touaregs aux portes du désert, perplexes devant l'étendue des dunes à franchir, les petites plaques de cuivre des graveurs voyageurs. D'ailleurs son périple final et fatal en Asie Centrale montre que rien ne l'arrêtait, ni la médiocrité des moyens financiers ni les dangers. Si Eugène Fromentin restera pour toujours le peintre du Sahel, Delacroix celui du Maroc, Vaucanu sera le premier à avoir donné des visions précises de Samarcande et de Merv. Avait-il eu l'idée de ce voyage à Constantinople, l'année vraisemblablement aussi de son voyage en Algérie ? Il part pour le Caucase en mai 1894. Il est hébergé à Achkabad (l'actuelle capitale du Turkménistan) par un ingénieur français qui travaille à la construction du futur Transcaucasien et qu'il remercie en peignant pour lui. La Russie vient à peine de conquérir Samarcande depuis 1888 et Merv, dont il va donner de nombreuses vues, depuis 1894. Malgré le danger, dont les descriptions d'Alexandre Dumas auraient pu lui donner la gravité dans son livre *Au Caucase*, évoquant comme une vision familière « les cadavres de 15 Circassiens dans le fossé », il se rend hors de la zone occupée par les Russes. « Un Turcoman », le prenant pour un voyageur fortuné, l'égorge. Il n'aurait trouvé dans ses poches que des objets sans valeur, des plantes

desséchées et les pages d'un album de dessins ... Dessins et planches gravées réunies très heureusement par de admirateurs et d'où renaissent des civilisations de pierres, de briques et de marbre, triomphe de l'imagination et de la mémoire d'un artiste aventureux jusqu'au sacrifice.

Exposition : « Emile Vaucanu, graveur-dessinateur d'ici et d'ailleurs », 13 juillet-20 septembre 2015 ; Musée d'Art et d'Histoire de Lisieux, Calvados, en association avec le musée des Beaux-Arts de Bernay. Catalogue-livre Les Cahiers du Temps, Cabourg 2015. La reproduction de deux eaux-fortes dans notre revue a été possible grâce à l'aimable autorisation de Mme Mathilde Leroux- Hennard, Directrice du Pôle Muséal Lisieux- Pays d'Auge-Normandie.



Scène de rue à Alger
Eau-forte, non datée 16,8 x 12 cm
Monogramme en bas à droite
MBAB 991.2.54



*Fontaine des ablutions, grande
mosquée d'Alger*
Eau-forte, non datée
16,5x 11,9 cm
Monogramme en bas à gauche
MBAB 991.2.52



Ville d'Afrique du Nord Eau-forte, non datée
9 x 18,8 cm
Monogramme en bas à droite
MBAB 991.2.40

La glacière de Sousse - Souvenirs du temps béni de l'enfance

Roland Gouttenoire

A la maison, nous n'avions pas de frigidaire, comme on disait alors, malgré la chaleur du climat tunisien. Cela ne tenait nullement à un refus de modernité mais au fait que papa dirigeait une entreprise dont une des activités consistait à fabriquer de la glace dont nous disposions à satiété et gratuitement.

Tous les deux ou trois jours, ou plus souvent suivant la saison, Bouraoui, l'ouvrier tunisien noir préposé aux courses de maman, ramenait de l'usine de la Glacière, sur le porte bagage de son vélo, un demi-pain de glace enveloppé dans un sac de jute. Bouraoui devait ensuite découper le demi-pain de glace en morceaux de 20 à 30 centimètres de long à l'aide d'une vieille lame édentée en fer rouillé sur laquelle il tapait avec un marteau. J'aimais regarder Bouraoui faire ce travail : des éclats de glace giclaient dans le soleil. J'en attrapai au vol que je mettais dans ma bouche pour les recracher aussitôt tant ils étaient froids. Lorsque le vent chaud, le sirocco, soufflait, je me badigeonnais de morceaux de glace, les bras, les jambes et le cou pour me rafraîchir. Bouraoui, son découpage fini, portait les morceaux de glace à la cuisine pour en bourrer le réservoir situé sur le dessus de la glacière après avoir vidé dans l'évier l'eau de la glace fondue. Il m'était plus difficile d'assister à cette partie du travail de Bouraoui, car la cuisine étant interdite aux

enfants, j'étais sûr de me retrouver rapidement dehors si Angèle, la cuisinière, était présente, mais cela ne coûtait rien d'essayer. La glacière se présentait comme un frigidaire de bois doublé intérieurement de zinc. Le poisson, le beurre, denrée rare, le fromage, le lait, les légumes, tout y était entreposé mais surtout l'eau et les boissons. Grâce à la glace nous buvions frais toute l'année, papa y tenait.

Vers les neuf heures du matin, après le petit déjeuner, maman après avoir fait les menus du jour avec Angèle donnait à Bouraoui les ordres pour les courses de la matinée ; on ne le reverrait pas avant onze heures et Angèle s'impatientait toujours de ne pas avoir à temps ce qu'il lui fallait pour le repas de midi. C'est que pour aller en ville cela descendait, mais ensuite il fallait remonter. Or Bouraoui n'enfourchait son vélo que dans les descentes et le poussait dans les côtes. A la réflexion, c'est une manière extrêmement astucieuse de se servir d'un vélo pour quelqu'un qui n'est pas pressé et s'efforce de faire le moins d'effort possible dans la vie, ce qui était le cas de Bouraoui. Nous trouvions que, sur son vélo, il ressemblait à une grenouille car il pédalait avec les talons, les pieds et les genoux pointés vers l'extérieur, «comme un gendarme à cheval», disait papa qui était officier de réserve de Spahis.

Maman prenait soin d'écrire la liste des courses tout en les disant et expliquant à haute voix, car Bouraoui ne savait pas lire, puis elle répétait la liste une ou deux fois. Bourraoui, mémorisait la liste des commissions et se trompait rarement. Un jour, je demandais à maman pourquoi elle écrivait la liste des courses que Bouraoui était bien incapable de lire. Elle m'expliqua que c'était lui qui l'avait demandé, chaque ligne correspondant à une course, il pouvait ainsi vérifier qu'il n'avait rien oublié; en toute dernière extrémité il pouvait demander à

un épicier de la lui lire, mais c'était perdre la face ! S'il ne savait pas lire, il savait compter et ramenait toujours la monnaie, les commerçants marquant chaque fois le prix payé sur des bouts de papier, des facturettes avant la lettre en somme.

Papa dirigeait plusieurs sociétés. La plus importante était la SDES (Sté de Distribution d'Electricité de Sousse), mais celle qui nous intéresse était la SIIFS (Sté Industrielle, Immobilière et Financière de Sousse) qui appartenait en majorité à M. Roger Durand, le neveu du célèbre Durand, magnat de l'électricité en France avant la guerre de 1940-45. C'était de cette société que dépendait la « Glacière de Sousse » ; l'usine était située rue Hélène Boucher, célèbre aviatrice, entre la SDES et l'UET (l'Union Electrique Tunisienne) qui fabriquait l'électricité que la SDES de papa distribuait dans la ville. Beaucoup de membres des conseils d'administration, à commencer par notre grand-père, étaient communs aux deux sociétés.

L'usine de la Glacière était, pour nous enfants, aussi excitante qu'aurait pu l'être un glacier au Sahara. Imaginez que saturé du souffle chaud du Sirocco qui faisait monter la température à 35° voire à 40°, on vous plonge instantanément dans une atmosphère à deux ou trois degré au dessous de zéro. C'est ce que nous subissions lorsque papa, que nous accompagnions parfois dans ses inspections du samedi après midi ou du dimanche, consentait, et c'était une grande récompense, à ce que nous pénétrions avec lui dans le saint des saints, la chambre froide, où était entreposé la réserve de glace. Là, après avoir franchi successivement deux épaisses portes, nous nous retrouvions face à d'imposantes piles de pains de glace entrecroisés et séparés par de petites planchettes pour éviter qu'ils ne fassent bloc en se soudant les uns aux autres. Dans cette atmosphère glaciale notre haleine

fumait tandis que nous jouions à cache-cache dans les étroites allées qui séparaient les piles de pains de glace. Nous ne pouvions y rester que quelques minutes, papa avait vite fait d'évaluer le stock de glace et il ne tenait pas à ce que nous attrapions « la mort », comme disait maman qui refusait absolument de se plonger dans cette atmosphère glaciale. A la délicieuse fraîcheur qui nous avait saisis en entrant, succédait, en sortant, l'impression d'entrer dans un four dans lequel il allait falloir vivre le reste de la journée.

Pas question de climatisation à l'époque. La maison, volets baissés et fenêtres fermées, était maintenue fraîche jusqu'au soir dans la pénombre. Les ventilateurs en remuant l'air tiède donnaient une impression de fraîcheur en faisant évaporer nos transpirations. Lorsque le Sirocco ne soufflait pas, ce qui était le plus souvent le cas, la chaleur était humide en raison de la proximité de la Méditerranée et nous transpirions à ne rien faire, comme la gargoulette de terre cuite que le jardinier suspendait aux branches du figuier pour rafraîchir son eau.

La Glacière avait bien d'autres endroits magiques. L'atelier de fabrication de la glace en était un. C'était une grande piscine couverte, avec un pont roulant au plafond. La surface de l'eau était couverte par de gros madriers alignés dans le sens de la largeur pour éviter les déperditions de froid. Sous chaque madrier dormait, dans l'eau glacée, une rangée d'alvéoles de fer contenant chacune un pain de glace en gestation. Papa nous avait expliqué que l'eau saumâtre de la piscine ne gelait pas, bien qu'à une température inférieure à zéro, tandis que l'eau douce des alvéoles qui y trempaient, gelait, « leçon de choses », comme on disait alors, passionnante.

Souvent, nous avons la chance d'assister à la sortie de la piscine d'une « fournée » de glace. L'ouvrier, à l'aide du pont roulant, sortait de l'eau une rangée d'une douzaine d'alvéoles mesurant chacune deux mètres de haut, puis leur faisait parcourir, au dessus de la piscine, toute sa longueur pour les plonger dans un bassin séparé dont la température était positive. Là, au bout de quelques minutes, les pains de glace se détachaient de leurs alvéoles et pointaient leur nez à la surface comme des museaux de phoques blancs. A nouveau le pont roulant soulevait la rangée d'alvéoles pour la transporter vers un toboggan sur lequel il la basculait lentement. Le spectacle que nous attendions depuis de longues minutes allait enfin se dérouler. Soudain les douze pains de glace d'une blancheur immaculée, glissaient hors de leurs alvéoles de métal rouillé, tels de blancs papillons hors de leurs chrysalides, s'entrechoquant bruyamment sur la pente et se précipitant vers la sortie du toboggan comme s'ils étaient pressés de trouver refuge dans la chambre froide pour se mettre à l'abri de la mortelle chaleur. Il fallait que l'ouvrier intervienne avec son crochet de fer et ses gants de caoutchouc et remette de l'ordre dans la cohue figée pour conduire, chacun à son tour, les pains de glace vers la trappe de la chambre froide qui les happait. Nous ne nous lassions jamais de ce spectacle.

La chambre froide possédait une autre trappe donnant sur la cour de l'usine par laquelle les pains étaient livrés aux revendeurs qui venaient au ravitaillement avec leurs glacières blanches, voitures à quatre roues tirées par un cheval efflanqué, avec lesquelles ils parcouraient la ville. Ils s'arrêtaient de place en place, débitant la glace à la demande du chaland alerté par leurs cris ou bien livrant leurs pains de glace

aux pêcheurs rentrant d'une nuit de pêche aux lamparos, ou encore aux restaurants et aux cafés de la ville.

Papa était vraiment un homme important, pas tellement parce qu'il distribuait la fée électrique à toute la région, c'était tellement normal de disposer d'électricité dans la moindre bourgade, mais surtout parce que c'était de lui que dépendait la fraîcheur de l'anisette dans tous les bars de la ville ainsi que la fraîcheur du poisson à l'étal et la conservation des victuailles dans toutes les maisons dotées de glacières. Grâce à lui tous, arabes, maltais, siciliens, juifs, corses, espagnols et français pouvaient boire frais été comme hiver. Oui, papa était un homme important, connu de tous et nous en étions fiers.

Il existait un troisième endroit de l'usine qui était dangereux et donc attirant, mais où nous n'avions pas le droit d'aller seuls, c'était la salle des compresseurs d'ammoniac qui produisaient le froid pour la piscine et la chambre froide. Papa nous avait expliqué, mais nous ne comprenions pas bien ses explications, qu'en compressant puis en détendant un gaz d'ammoniac on produisait du froid. Des moteurs électriques actionnaient, par l'intermédiaire de longues courroies de transmission qui claquaient à chaque tour de grandes roues qui entraînaient les pistons des pompes. Ce qui se passait sous nos yeux était parfaitement incompréhensible, mais le bruit des moteurs et les claquements des courroies nous faisaient pénétrer dans un monde étrange. Nous avons l'impression que des forces maléfiques maîtrisées pouvaient à tout instant se déchaîner. Par-dessus tout l'odeur de l'ammoniac, certains jours insupportable, nous faisait rapidement tousser et nous sortions de là en nous pinçant le nez ou en pleurant tant les yeux nous piquaient, mais fiers d'avoir affronté « l'odeur de pipi de l'atelier des machines ».

Bref, l'usine de papa était un monde étrange et familier à la fois que nous aimions explorer et dont nous rêvions parfois. Nous connaissions chacun des ouvriers par leur nom : Ahmed, Ali, Salah, Mohamed etc... sans parler d'Attar, l'adroit menuisier maltais, malgré son seul bras. Nous saluions en ville les revendeurs que nous rencontrions et que nous avons vu charger leurs glacières à l'usine, nous connaissions même le nom de leurs haridelles. Nous étions heureux de vivre dans ce monde passionnant et familier dont nous occupions le haut du panier !



Sousse vue de la mer



Souvenirs guerriers d'un jardin tropical entre Nogent et Vincennes

Annie Krieger-Krynicky

Le jardin tropical de Nogent s'enfonce dans sa torpeur, seulement troublée par les étudiants de la Bibliothèque d'histoire et d'agronomie tropicale fondée en 1899, qui empruntent des sentiers sinueux depuis le portique chinois stylisé dont la laque rouge s'écaille. Des allées arborées serpentent entre les pavillons hérités d'une exposition coloniale de Marseille de 1906. Leur transplantation a mal résisté aux pillages, aux incendies et à la vétusté des choses. Dans une clairière, des statues de bronze hétéroclites semblent faire salon ; déchues, dépareillées, arrachées de leur socle : une République véhémement presse ses enfants contre ses énormes seins et harangue un peuple disparu ; un soldat colonial s'étonne, loin de son bataillon, une naïade africaine s'abandonne sur son bassin vide à la nostalgie et un Bouddha souriant démontre que le monde n'est qu'illusion. Du pavillon de la Tunisie qui flamba en 1929 ne reste qu'une plaque gravée. Pillé puis incendié lui aussi, le Temple annamite qui commémorait le sacrifice des hommes pendant la guerre de 14. A chacun de ses séjours, l'empereur d'Annam, lettré et artiste, ami de Judith Gautier venait assister aux cérémonies religieuses. La Revue a évoqué son souvenir à plusieurs reprises, car il passa son temps d'exil à Hydra, faubourg d'Alger. Un pimpant pavillon entouré de

pins le remplace face à l'énorme et immuable vasque de bronze, face au mur des Cambodgiens.

Et soudain tout s'éveille : cliquetis des armes de parade, rythme et cadence des pas, entre les arbres, éclat des épau-
lettés et des décorations. Lorsque les fleurs sauvages ou celles
des massifs disciplinés revivent, les monuments reprennent
leur signification. Maurice Maeterlinck dans L'Oiseau bleu, disait
que les morts s'éveillent lorsqu'on parle d'eux. Ce 20 mai 2015,
les représentants d'associations d'Anciens combattants, des
familles, une délégation de l'Académie des Sciences d'outre
mer, prenaient part aux cérémonies et aux honneurs rendus par
l'infanterie de marine aux soldats coloniaux. Sur le parvis du
pavillon indo-chinois, la musique de l'infanterie joue les airs
nationaux, tandis que les honneurs sont rendus aux drapeaux.
Puis une mélodie s'élève; touchante et prenante, transposée :
c'est Marie-Dominique qui fut la Madelon - mais bien mélan-
colique - des appelés d'Indochine ; deux beaux yeux noirs qui
rappelaient au soldat ceux de la bien - aimée laissée au pays.



Vue d'ensemble de la cérémonie



Le dépôt de gerbes devant l'obélisque

Les rayons déclinants balaient la prairie : un obélisque porte simplement gravé sur ses faces les noms de l'Algérie de la Tunisie et du Maroc, des départements et territoires d'outremer, de l'Aef et de l'Aof. Lui fait face un autre monolithe élancé : sculptée sur la pierre, une femme penche douloureusement sa tête enturbannée devant un casque posé sur une tombe : le monument des soldats noirs. Après les dépôts de gerbe et une brève revue, l'orateur évoque le souvenir des combattants de la Grande Guerre. Il prononce le mot de Dardanelles, si rarement évoqué. Pourtant 80000 Français furent envoyés sur les détroits du Bosphore, sous le commandement du général d'Amade. Après l'escale de Bizerte, sous le feu des Turcs et des Allemands, on les débarqua sur la plage de Moudros, parmi les caisses de fusils et de munitions et les affûts de canons tandis

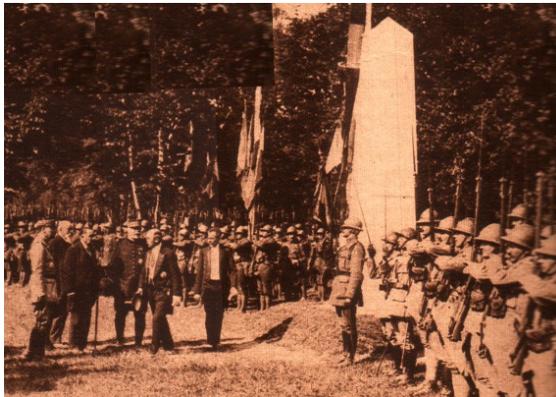
que jurons et interjections fusaient dans toutes les langues de cette Babel : Anglais, Gurkhas, Canadiens, Irlandais, Australiens et Néo-Zélandais. Un régiment de marche d'Afrique, la Brigade coloniale, deux bataillons de tirailleurs sénégalais, un régiment de chasse d'Afrique... Un certain nombre fut lancé à l'assaut d'un piton qui les faisait rire avec son nom de gâteau exotique : Arechi Baba, et cet objectif qui sonnait comme un claquement de culasse : le ravin de Kérévès Déré... un massacre de légionnaires, de goumiers de lignards et de zouaves. 182 officiers, 3520 soldats et les disparus, les blessés et les malades : près de deux mille. Il s'était demandé, le jeune sergent - mitrailleur, Michel Krieger, engagé volontaire à 19 ans, pourquoi il était là, sinon pour « nourrir le tissu d'illusion tramé par les Anglais » selon Edmond Lalande (*La Tragédie des Dardanelles* - 1931). Il mourut justement un 20 mai de 1916, d'une balle en plein cœur. Au jardin des oliviers, lieu-dit, près de la redoute Bouchet, prise et reprise, sur une croix, c'est un cœur de zinc qui porte son matricule. Il avait refusé d'être relevé pour maladie : ces fièvres dont mourut, en 1929 un combattant qui les avait contractées à Gallipoli, selon la plaque de marbre, bien oubliée sur le mur d'une chapelle effritée et sombre de la cathédrale Saint-Jacques de Dieppe.

Les sonneries se sont tuées après les airs martiaux ; civils et militaires se réunissent au pavillon d'Indochine fraîchement restauré. Parmi les pavillons en ruine, sur les branches, parmi les fleurs, les photographes de mode accrochent les espadrilles aux couleurs de fruits acidulés de la collection d'été. Il en aurait souri, du fond de sa tranchée, le jeune zouave qui décrivait avec humour à ses parents d'Oran, sa gamelle de haricots qui, après l'éclatement d'une « marmite » turco-allemande, s'assaisonnait de projections de petits ossements humains, tout comme le

fiévreux de Dieppe : la vie reprend ses droits. C'est pour ça qu'il y a des jardins du souvenir.



La stèle à la mémoire de la France d'Afrique



Cérémonie devant l'obélisque en 1920



Inauguration du temple annamite en Juin 1920

La consécration d'un temple annamite, édifié à la mémoire des Indo-Chinois morts pour la France, et l'inauguration d'un monument aux soldats coloniaux ont eu lieu au Jardin Colonial, à Nogent-sur-Marne. On voit ici, en haut l'envoyé de l'empereur d'Annam, le Tuan-Phu Dang Ngoc Oanh prononçant son discours; ci-dessus, le transfert du rescrit impérial.

Le miroir de l'histoire no 339 20 Juin 1920



Henri Petit

Odette Goinard

Henri PETIT Paris 1856 - Alger 1926



L'institut Pasteur d'Alger

Ce français fut une des grandes figures de l'école d'architecture né-mauresque, même si l'on a surtout retenu le nom du chef de file de cette tendance, Henri Voinot.

Après des études à l'École des Beaux arts de Paris, achevées en 1873, Petit se rend en 1880 à Alger sur proposition de l'architecte Louis Dauphin qui lui propose de le seconder en tant qu'inspecteur des travaux des écoles supérieures, qui aboutiront à l'édification de l'Université (rue Didouche Mourad, anciennement rue Michelet).

Réalisant toutes les opportunités qui s'offrent en Algérie, il décide de s'y installer. Il exerce en tant qu'inspecteur au service

d'architecture du Gouvernement Général. A ce titre, il suit la construction du Palais Consulaire (Chambre de Commerce) en 1893. On lui doit aussi plusieurs docks du port ainsi que la Rampe Bugeaud (aujourd'hui Ben Boulaïd) qui relie la Grande Poste à l'hôtel Aletti. Sa contribution au néo-mauresque se manifeste par l'édification de l'Institut Pasteur, la medersa Thaâlibya (aujourd'hui Ben Cheneb), et le siège du journal *La Dépêche Algérienne*. Parmi ses œuvres remarquables figurent également l'église anglicane et son presbytère-bibliothèque (1908) qui sont souvent indûment attribués à l'architecte anglais Bucknall.

Il réalisera par la suite plusieurs immeubles dont celui du Bon Marché, place Émir Abdelkader. Ce bâtiment, conçu avec l'architecte Garnier en 1920-1921 constituera la dernière intervention d'importance d'Henri Petit, qui, en dehors de la medersa de Tlemcen en 1907, a toujours travaillé à Alger où il a été enterré en 1926.